


LES PEINTS POUVOIRS

Par Judicaël Lavrador (<http://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador>)

— 30 octobre 2015 à 17:16



Tombé en désuétude, le portrait des puissants est remis au goût du jour par une poignée d'artistes, telle Birgit Megerle et son «Living Currencies», une peinture de Christine Lagarde aperçue à la foire Paris Internationale.



Living Currencies (2015) de Birgit Megerle. Photo courtesy of [➔](#) [f](#) [\(1\)](#) [t](#) [g](#)
Galerie Emanuel Layr. Vienna

A Paris Internationale, foire des galeries refusées par la Fiac et de celles, d'ailleurs, qui n'y étaient pas même pas candidates,(<http://parisinternationale.com/>) on a vu une peinture de Christine Lagarde par Birgit Megerle qui a fait qu'on en a cherché d'autres relevant du même genre, raréfié et déserté, qu'est devenu le portrait des gens de pouvoir, quel que soit leur sexe. Car l'album politique

pictural contemporain ne compte plus qu'une quantité dérisoire d'élus et de candidats. Pourtant, le genre du portrait vient largement de là et d'eux, des puissants et des sphères du pouvoir, donc des commanditaires, des acheteurs, des mécènes. Les musées regorgent en effet de peintures de monarques, d'empereurs, de doges, de papes, de scènes de cour, exécutées du vivant de leur modèle et du vivant d'un médium alors incontesté pour imprimer dans l'œil des sujets ou des citoyens une image d'eux en majesté, en poste, en pose.

Schisme.

Que le personnel politique ait quasiment disparu des écrans de la peinture contemporaine en révèle autant d'eux-mêmes que de ladite peinture. Chacun, le support et le sujet, aurait perdu de son aura, de sa puissance de figuration et de représentation. Sauf que les uns ont migré vers la photographie, la télévision et le Net, tandis que les autres, restés attachés, par définition, à leurs outils et leurs supports, à la toile, aux pinceaux et aux pigments, en ont profité pour s'orienter vers des figures plus en vue. Le casting des peintres contemporains regorge en effet de stars de l'industrie du spectacle (Johannes Kahrs et ses toiles d'Amy Winehouse ou de Justin Bieber à la Biennale de Lyon) ou d'une foule de personnages historiques, peints à titre posthume d'après des images puisées sur le Net, sans parler de ceux qui se suffisent de figures d'intimes, plus ou moins notoires.

Or ce schisme à l'amiable, séparation de corps et d'images par consentement mutuel entre la peinture et les gens de pouvoir, semble remis en cause par une poignée de peintres. On ne parle pas ici de ceux, anonymes, à la solde des capitaines d'industrie ou moguls de la finance tenant

coûte que coûte à s'offrir à prix d'or de mauvais portraits d'eux en commandeurs, mais de ceux qui, sans en faire une manie, sont inspirés d'un coup par Christine Lagarde, François Hollande ou Condoleezza Rice (par Luc Tuymans), tout juste nommée secrétaire d'Etat.

Christine Lagarde est directrice générale du FMI depuis 2011, après avoir été ministre de l'Economie sous Sarkozy. Daté de 2015, son portrait par Birgit Megerle la montre pensive, attentive, élégante, déterminée, telle qu'on l'imagine dans son boulot de négociatrice inflexible ou de grande argentièrre du monde, les deux qualités étant suggérées par cette main rugueuse, appuyée contre son menton, et cette palette noir et blanc, faiblement éclairée de pastilles de couleurs jaune et bleue, qui allume discrètement la chevelure du modèle.

Rentabilité.

Son titre, *Living Currencies* («monnaie courante»), en révèle assez sur le modèle, l'intention du peintre et le contexte : la peinture est montrée dans une foire qui, fût-elle celle des refusés, est régie par les questions de rentabilité et d'argent comptant. Et puis c'est un portrait, pas une nature morte (*still life* en anglais), mais bien la représentation d'un modèle vivant, soumis aux aléas de la célébrité et des carrières politiques, ces hauts et ces bas que la peinture ne peut guère se permettre. Parce qu'elle est d'ores et déjà désuète, elle ne peut plus se payer le luxe de peindre des gens qui, en poste aujourd'hui, risquent de ne plus l'être demain. La peinture ne tient qu'à un effet de retard. L'actualité l'escamote.

La preuve par l'absurde avec ce portrait du premier secrétaire du Parti socialiste peint par Loïc Raguénès en 2005. François Hollande y apparaît dubitatif plutôt que

visionnaire, les yeux dans le vague, dans cette période floue que traverse un PS en mal d'électeurs et de projet. Ce vague à l'âme séduit l'artiste qui y trouve alors l'inspiration pour un tableau pointilliste, mélancolique, fleuri et fané, obsolète comme la peinture et la gauche. Avant que cette peinture, *les Fleurs*, ne soit à son tour dépassée par l'accès au pouvoir d'un homme lui-même rattrapé par le doute, les sondages et les mauvais résultats de la croissance.

Décidément, la peinture des gens de pouvoir est un genre osé qui se voue, sans trop le savoir, aux variations du marché de l'art ainsi qu'à la courbe des sondages de ces célèbres modèles ballottés par l'opinion et les conjonctures.



Judicaël Lavrador (<http://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador>)